NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 Nº 7 1934

Présages, craintes, espoirs superstitieux

René BROUILLARD

p. 723 - 737

https://www.nrt.be/es/articulos/presages-craintes-espoirs-superstitieux-3696

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Présages, craintes, espoirs superstitieux

La question que nous voudrions examiner n'est pas de première importance dans la vie morale. Elle présente cependant quelque intérêt doctrinal et pastoral.

A la suite du récent article que voulut bien accueillir la Revue (*N. R. Th.* 1933, p. 907, sq.) au sujet de *la Bonne Aventure et la Clairvoyance Parisiennes*, notre attention fut attirée sur certaines croyances superstitieuses, plus exactement sur des craintes et des espoirs que font naître chez quelques-uns de nos contemporains certaines occurrences (jours, nombres, rencontres, sensations internes ou phénomènes extérieurs).

Un de nos lecteurs nous écrivit d'une paroisse wallonne : « Autour de moi on ne consulte guère, à ce que je crois, les cartomanciennes de la ville; mais on est fort sensible à certains présages : le vendredi, le nombre 13 par exemple, des rencontres, des événements familiaux ou ménagers passent pour annoncer ou amener du bonheur, plus souvent du malheur... » Et notre correspondant ajoutait : « Que faut-il penser de telles pratiques ? Y a-t-il faute morale, péché de superstition à se laisser aller aux craintes et aux espoirs nés de tels présages ?... »

Nous voudrions répondre à ces questions, — après avoir cité à titre d'exemples un certain nombre de présages, créateurs de ces craintes et de ces espoirs.

La liste que nous reproduisons est extraite d'un petit catalogue populaire, sans nom d'auteur ni d'éditeur, tombé par hasard dans nos mains. Son impression, faite à Bruxelles, paraît remonter à une quarantaine d'années.

Nous avons choisi dans ce répertoire les présages qu'une enquête personnelle nous a montrés comme connus dans la petite ville belge où nous vivons et parmi les populations rurales du Sud-Ouest français où nous avons passé notre jeunesse.

Nous disons : connus, — car nous avouons bien volontiers qu'actuellement ces présages, sauf ceux que nous indiquerons plus bas, n'impressionnent réellement, dans les milieux dont nous parlons, qu'un nombre fort restreint de personnes. Si beaucoup plus en gardent le souvenir, c'est avec le sourire, plutôt en plaisantant qu'elles en parlent.

Néanmoins ces présages offrent cet intérêt de représenter, à notre sens, des croyances populaires qui ont pu avoir jadis, avant le développement de l'instruction publique, et quand les milieux ruraux étaient plus fermés, plus sensibles aux traditions, une action beaucoup plus considérable. Comme tels, on peut les tenir pour un élément du Folk-lore wallon et français (du moins d'une partie de la France) curieux à recueillir.

Voici donc groupés sous quelques titres ces exemples de présages. Nos lecteurs pourront à leur tour se rendre compte si dans les milieux qu'ils connaissent ils constatent leur existence et leur action; ce leur sera une raison de nous pardonner la longueur et la sécheresse de notre énumération.

A) *Vie courante.* — On ne doit rien entreprendre d'important, spécialement ne pas se mettre en voyage le vendredi, ni le 13e jour du mois, ni surtout le vendredi 13 : ce sont jours néfastes. — Il ne faut pas faire de visite après un enterrement sans être rentré chez soi et ne pas écrire sur le faire-part d'un décès : cela porterait malheur. — Se couper les ongles les jours ayant dans leur nom un R donne mal aux dents; il est très dangereux de rogner ceux d'un nouveau-né les premiers mois après sa venue au monde. — Les ciseaux qui tombent ouverts annoncent une lettre importante. — Jamais deux sans trois : trois ennuis, trois deuils dans la famille, trois cadeaux, trois rencontres d'amis, etc... — Se cogner le coude droit, bonne nouvelle; le coude gauche, mauvaise nouvelle. — L'éternuement annonce un malheur, à moins qu'un assistant ne vous souhaite la bénédiction divine. — Un enfant ou un chien qui passe entre deux amis, c'est une querelle ou une rupture prochaine; il faut pour les éviter battre l'enfant ou le chien (1). — Une puce dans la main,

(1) Saint Augustin (*De Doctrina Christiana*, L. II, c. 19, sq. *PL*, t. 34, c. 50, sq.) signale ce présage et fait remarquer que le remède, du moins quand

nouvelle en chemin; si on la tue, la lettre reste dans la boîte. — Pour faire naître l'affection, réciter le *miserere* à rebours, et, pour gagner à une loterie, en allant acheter le billet, dire le *credo* à l'envers. — Rencontrer un bossu porte chance, et, mieux encore, toucher sa bosse.

B) *Maison.* — Casser une glace annonce un grand malheur dans l'année... à moins qu'on ne la fasse remplacer de suite. — Pendule qui retarde, retard en tout; pendule qui avance, les affaires vont bien; pendule qui s'arrête, désastre...; il faut arrêter celle de la chambre où vient de mourir quelqu'un. — Chanter à jeun le matin porte malheur. — Un rideau qui se détache, mariage. — Sortir de chez soi du pied gauche ou trébucher sur le seuil, c'est signe d'accident ou d'insuccès; il faut rentrer.

C) *Repas.* — Si l'on se trouve treize à table et qu'on y mange, un des convives mourra dans l'année. — Des couverts en croix, surtout des couteaux croisés annoncent un malheur. — Renverser le sel, signe de dispute; si le poivre est aussi répandu, attendez-vous à une mauvaise nouvelle; vite, pour la conjurer, jetez une pincée par dessus votre épaule. — En mangeant un fruit pour la première fois de l'année, faites un souhait : il sera exaucé. — Le pain à l'envers, misère. — En entamant une miche, n'oubliez pas de tracer sur elle le signe de la croix; sinon, le pain ne vous profiterait pas. — Une cuiller, un couteau, une fourchette qui tombe présage une visite. — Si vous répandez du vin sur la nappe, trempez vos doigts dedans et mouillez-en vos cheveux, vous aurez bonne chance. — Boire dans le verre d'autrui, c'est connaître ce qu'il pense.

D) *Mariage.* — Ne vous mariez ni le mercredi, ni au mois de mai, l'union serait malheureuse. — Pour assurer son succès, faites mettre par la couturière un cheveu dans l'ourlet de la robe nuptiale. — De deux mariages célébrés le même jour, le premier seul sera fortuné. — C'est mauvais signe pour un cortège nuptial que rencontrer un enterrement, bon signe que croiser un baptême. — Pour être maîtresse dans son ménage, quand la mariée reçoit de son époux l'anneau pendant la cérémonie nuptiale, elle doit plier le doigt

il s'agit d'un chien, ne va pas sans inconvénient. Dans le même passage il nomme entr'autres présages en usage parmi ses contemporains l'éternuement au lever, le tressaillement des membres, le seuil de la maison heurté en sortant...

et empêcher l'anneau de glisser à fond (1). — Deux époux brouillés se réconcilient, s'ils traversent une procession entre la croix et la bannière.

E) *Vie rurale.* — Toutes sortes de présages se tirent de la rencontre et du cri des animaux : le ululement de la chouette, le croassement du corbeau, le hurlement nocturne du chien, qui aboie à la lune, annoncent mort ou malheur; entendre le coucou chanter et être sans argent, c'est pénurie toute l'année; avoir de l'argent dans sa poche, lorsque la nouvelle lune paraît, et être debout quand on la voit : argent. — Si vous achevez de former un souhait, quand vous apercevez une étoile filante, il se réalisera. — Araignée (ou crapaud) du matin, chagrin; araignée du midi, des amis; araignée de tantôt, cadeau; araignée du soir, espoir. — Rencontrer des moutons, bonne réception; rencontrer des oies, querelle; et finissons, sauf respect, par eux, rencontrer des cochons, affront...

Sur les présages que nous venons de citer nous ne ferons qu'une remarque.

La plupart, avons-nous dit, ne semblent actuellement exercer qu'une action restreinte et fort limitée, n'être pris que rarement au sérieux par ceux qui les connaissent. Il en est cependant qui font en cela exception.

Ce sont ceux dont notre correspondant parlait plus explicitement : le vendredi, le nombre 13. Ceux-là, nous croyons pouvoir l'affirmer, sont encore très vivants; ils agissent de nos jours, sur nos contemporains, dans un rayon beaucoup plus large.

Nous en donnerons quelques preuves en ce qui concerne la France.

Dans ce pays il a été constaté par les Compagnies de chemin de fer que le nombre de voyageurs était sensiblement réduit chaque vendredi, chaque treizième du mois et spécialement le vendredi treize. — A Paris, il est notoire que dans les théâtres il n'y a pas de fauteuil n° 13, que dans nombre d'hôtels il n'existe pas de chambre

(1) Ce geste est signalé comme d'usage courant en Périgord et en Limousin dans le curieux livre de GEORGES ROCAL, *Les vieilles coutumes dévotieuses et magiques du Périgord*, Toulouse, 1922, p. 26.

portant ce numéro inquiétant. — Quand fut assassiné le président Doumer, la presse fit remarquer qu'il était le 13e président de la République, qu'il avait été élu à cette fonction le 13 mai 1931 : était-il étonnant qu'il n'ait pu heureusement achever son mandat ? — L'an dernier, dans un grand port du Sud-Ouest, le fait suivant, qui venait de se passer, nous fut cité : un transatlantique devait partir pour l'Amérique du Sud un soir de vendredi 13; les passagers — ou plus exactement plusieurs passagères — refusèrent de s'embarquer à une date si funeste; et on dut leur promettre de ne lever l'ancre qu'au matin du jour suivant. — C'est très généralement, dans les milieux même, comme l'on dit, les plus éclairés, qu'une maîtresse de maison fait attention à ne pas réunir avec elle à sa table douze convives; et certes, elle peut elle-même n'en être aucunement troublée; mais elle craindrait que tous ses invités n'aient pas pareille liberté d'âme et elle a le souci d'éviter à la réunion tout malaise. Nous en avons connu une qui, dans un cas semblable, fit placer une chaise et mettre un couvert pour le chien de la maison...

A ces deux présages encore très actifs, ajoutons en un que ne porte pas notre liste. Il paraît de date plus moderne et s'exerce généralement dans les milieux anticléricaux ou irréligieux de France ou de Belgique : la rencontre d'un prêtre, (à Paris, il s'agit surtout du matin) y est regardée communément comme de fort mauvais augure; elle annonce, si même elle ne cause pas, un vrai malheur imminent; il est vrai qu'un moyen existe de conjurer cette malencontreuse chance, c'est de toucher du bois ou plus souvent du fer (1).

Mais voilà nos lecteurs suffisamment édifiés au sujet des présages populaires actuels. Nous avons maintenant à nous

(1) Au temps où la mode faisait porter de longues aiguilles pour tenir les chapeaux, il nous souvient d'avoir remarqué le geste de nombreuses ouvrières, sortant d'une usine bordelaise et touchant ces aiguilles à la vue de notre soutane.

Sur l'influence protectrice du fer, cf. d'intéressantes observations dans un article du R. P. ROURE « *Superstitions du front de guerre* », reproduit dans son livre *Au pays de l'Occultisme*, p. 327. Le clou était considéré par les soldats français, anglais, allemands comme un talisman. De même le fer à cheval trouvé par hasard ou volé. Ce dernier talisman est du reste d'origine ancienne et connu comme tel dans les campagnes françaises.

demander ce que pense la théologie morale de leur usage, des craintes et des espoirs qu'ils font naître.

* * *

La théologie morale traite ce sujet à l'occasion du péché de superstition, — péché qui s'oppose à la vertu de religion.

C'est saint Thomas, — en ce point comme en tant d'autres de la matière morale, — qui, s'inspirant du reste de saint Augustin, a établi les principes désormais traditionnels, communs à l'ensemble des moralistes.

Faisant la revue des diverses superstitions (*Somme Théologique* II^{a} II^{ae} q. 92-96), il distingue pratiques divinatoires et vaines observances : les unes et les autres usent de moyens déraisonnables, disproportionnés aux fins poursuivies ; les premières prétendent découvrir ainsi les choses futures, les secondes cherchent à obtenir des effet présents. C'est parmi les vaines observances que se rangent nos présages, qui, grâce à certains événements, rencontres, nombres, jours, etc. réputés heureux ou malheureux, sont censés nous apporter une lumière sur la conduite que nous avons à tenir (1). Tous ces présages sont des superstitions proprement dites, immorales à un double titre : en premier lieu les événements en question ne sont pas regardés comme des causes naturelles produisant des effets proportionnés, qu'il serait *légitime* de rechercher, *mais bien comme des signes* de bonheur ou de malheur, et cela non pas en vertu de l'autorité divine, mais par suite de la vanité humaine. Par là même, en second lieu, cet usage comporte un certain appel au concours du démon, une sorte de pacte au moins implicite avec lui; puisque, par leur nature même, les présages ne peuvent produire un tel effet, et que Dieu, par hypothèse, n'intervient pas, c'est

(1) Au premier abord on croirait plutôt voir ranger parmi les pratiques divinatoires l'usage des présages, puisqu'ils concernent la connaissance de l'avenir. Aussi certains des commentateurs de saint Thomas critiquent cette classification, par exemple Suarez, *De Religione*, L. II, c. x, n. 4 et 5.

donc qu'on compte sur un autre être supérieur aux forces naturelles; cet être ne peut être que le démon, qui, de fait, toujours prêt à enlacer l'homme dans ses filets, a réellement coopéré à l'institution de tels présages; ils ne sont, comme en témoigne saint Augustin (cité q. 96 a. 3, *Sed Contra*) que des restes d'idolâtrie, selon laquelle on observait jadis augures, jours fastes et néfastes etc...

La conclusion est donc que les présages populaires, vaines et superstitieuses observances, sont en eux-mêmes gravement coupables : la matière en est moralement grave; s'en laisser impressionner pour diriger ses actes, si on se rend compte suffisamment de ce qu'on fait et qu'on s'y abandonne, constitue un péché mortel.

Doctrine et jugements sévères, que la plupart des moralistes après saint Thomas tendent à adoucir et à quelque peu tempérer; ils le font de diverses manières, dont nous ne donnerons qu'un bref résumé :

a) Un certain nombre d'auteurs, tout en gardant l'ensemble des principes de la Somme sur les vaines observances, estiment qu'un pacte implicite avec le démon ne détermine pas nécessairement un péché grave, à savoir si on ne se rend pas suffisamment compte, si on proteste ne pas vouloir avoir commerce avec lui.

b) Même en dehors de cette considération, un plus grand nombre regardent ceux qui sont trop sensibles aux présages comme généralement excusés de péché mortel, tout au plus coupables de faute vénielle, en raison de leur inattention, de leur ignorance, de leur simplicité.

c) Enfin, de bonne heure, une tendance exista dans la théologie morale à rejeter en dehors des superstitions réelles, des vaines observances proprement dites, l'usage des présages tel qu'il se présente dans nos temps modernes. Cette tendance paraît surtout avoir pour origine ces réflexions de Cajetan dans sa curieuse *Summula peccatorum* composée en 1523 durant sa légation de Pologne. Parlant des présages en usage de son temps (au mot : *Superstitio*, IIIe espèce d'observances) il remarque avec

une vraie finesse que même si l'origine païenne de ces présages était réelle, il y a longtemps qu'en fait ils ont perdu ce caractère idolâtrique; ceux qui en usent ne pensent nullement faire acte religieux; en réalité ce sont bien plutôt des « vanités » comme il y en a tant parmi les hommes, des faiblesses d'esprit, capables de constituer tout au plus des péchés véniels; parfois même, s'en inspirer pour mieux se garder, pour être plus prudent, à condition qu'on n'omette par là aucun devoir, ne serait pas répréhensible, et certains présages, par exemple un faux pas dans la marche, peuvent avoir quelque valeur de signe et légitimement être utilisés pour veiller avec plus de soin sur la conduite.

Nombre d'auteurs, en les harmonisant plus ou moins avec les principes de saint Thomas, reproduisent ces vues de Cajetan ou en tiennent compte : ainsi Suarez, Lessius, Laymann, Busembaum, dont saint Alphonse citera sans commentaires les jugements sur les vaines observances; parmi les modernes le P. Vermeersch s'en rapproche dans une analyse très heureuse des craintes et des espoirs nés des présages; nous allons nous en inspirer en présentant modestement notre jugement sur ces derniers (1).

Reconnaissons-le tout d'abord : à certains moments de l'histoire, il y eut des présages populaires, qui furent de réelles superstitions, des pratiques idolâtriques, entraînant des fautes graves contre la vertu de religion chez quiconque, en connaissance de cause, se serait confié à elles.

Saint Augustin avait raison d'en avertir les chrétiens de son temps : augures, jours fastes et néfastes, etc... avaient alors

(1) SUAREZ, *De Religione*, tr. III, l. II, c. x, n. 6, éd. Vivès, t. 13, p. 519; — LESSIUS, L. II, D. 10, n. 66; — LAYMANN, L. IV, tr. X, n. 10; — BUSEMBAUM, L. III, tr. I, c. 1, dub. IV, 30; — SAINT ALPHONSE III, 15, éd. Gaudé I, p. 378; — VERMEERSCH, *Théol. mor.* 1924, t. II, n. 242 sq.

Parmi les auteurs modernes, traitant cette question dans le même sens, nous citerons NOLDIN, *De Praeceptis*, éd. 14, n. 159; — BERARDI, *Prax. conf.* I, n. 433; — MAUSBACH, *Kath. mor.* 5e édit., II, p. 150.

un lien réel avec ces cultes païens dont tout l'effort de la vraie religion tendait à libérer l'humanité; en tenir consciemment compte pouvait être considéré chez un fidèle comme un certain retour au paganisme, un oubli ou un mépris de la foi, un hommage au moins implicite aux faux dieux et aux démons.

Les principes de saint Thomas s'appliquent rigoureusement à de tels présages, aux craintes et aux espoirs qui en naîtraient et qu'on ne s'efforcerait pas de surmonter; facilement ils deviendraient matière de faute grave.

Mais au moyen age, dans nos pays chrétiens, les présages populaires retenaient-ils réellement ce caractère? Plus encore, de nos jours le conservent-ils?

Disons-le en tout respect, — la liberté avec laquelle s'exprime un disciple aussi fidèle que Cajetan nous y autorise, — saint Thomas paraît bien dans son appréciation en être demeuré au temps de saint Augustin; bien des siècles s'étaient écoulés depuis, et d'autres s'y sont encore ajoutés jusqu'à nous.

Historiquement, certains de nos présages viennent-ils réellement de l'antiquité païenne? La similitude des pratiques ne prouve pas nécessairement leur filiation; l'esprit humain a pu les retrouver, les réinventer. Mais cette longue conservation dans les bas-fonds de la conscience populaire, malgré tant de changements religieux et sociaux, serait-elle prouvée pour quelques-uns d'entre eux, il resterait que tous n'ont pas une telle origine : ainsi les trois plus vivants de nos jours ont sans nul doute une source différente et plus récente : le vendredi et le chiffre 13 ne sont que des souvenirs de faits évangéliques malencontreusement interprétés, (la passion et la mort du Sauveur eurent lieu un vendredi, et, des douze apôtres, groupés autour du Maître et ses convives au début de la dernière Cène, l'un fut un traître dont on sait la misérable mort); quant à la rencontre du prêtre, sa signification de mauvais augure est due aux passions anticléricales du siècle dernier (1).

(1) Remarquons à ce propos que dans les populations catholiques la rencontre du prêtre est parfois interprétée en sens contraire. Ce peut être

Et puis, quoi qu'il en soit de leur origine historique, comme l'observait justement Cajetan, il y a beau temps que les présages modernes ont perdu toute signification idolâtrique, s'ils l'ont jamais eue. Les nôtres retiennent-ils même un sens religieux? sont-ils des superstitions proprement dites? C'est ce que nous avons à déterminer plus exactement.

Excluons les cas où ce ne sont que des plaisanteries, des amusements de société, des occasions de politesse : le « Dieu vous bénisse! », qui salue un éternuement n'est ainsi généralement qu'une marque de sympathie à l'égard de la victime d'un rhume de cerveau; bien souvent à l'occasion du chiffre 13 et du vendredi, des remarques joyeuses s'échangeront sans aucune conséquence; de même ce n'est pas s'arrêter au présage que de rentrer chez soi parce que des faux pas répétés sont interprétés comme signes de fatigue, et c'est une excellente coutume que tracer le signe de la croix sur la miche qu'on entame — dans l'intention de remercier Celui qui nous donne notre pain quotidien...

Considérons un usage des présages où ils sont pris réellement comme tels. Voici un voyageur, qui, sur le point de se mettre en route, hésite en remarquant qu'il va se confier au chemin de fer ou au paquebot juste le vendredi 13, ou le convive, comptant d'instinct le nombre de ceux qui sont assis à table avec lui et s'apercevant, tout pâle, qu' « on va être treize à table! » Si le premier diffère son voyage ou le second prétexte un malaise pour se retirer, dans quel état d'esprit sont-ils? quelle faute morale commettent-ils? en commettent-ils même une (1)?

sans esprit superstitieux, puisque par son sacerdoce et sa fonction il est porteur des bénédictions divines; ce peut être d'une manière beaucoup plus équivoque : ainsi dans les Flandres, le prêtre est regardé par certains ruraux comme arrêtant ou modérant les incendies par son seul passage.

(1) Nous restreignons volontairement la question aux craintes et aux espoirs superstitieux et nous laissons de côté l'emploi de moyens destinés à empêcher la mort, l'accident redoutés, à conjurer la chance contraire, le mauvais sort, à assurer l'événement heureux annoncé. Il pourrait y avoir, nous le reconnaissons, plus aisément une réelle superstition, un recours implicite à un

En nous inspirant surtout de Cajetan et du P. Vermeersch, nous répondrons :

Le plus souvent ceux qui de notre temps sont ainsi sensibles aux présages ne veulent guère que n'avoir à se reprocher aucune négligence : « Nous regretterions, se disent-ils, d'avoir agi autrement, si après il nous arrivait malheur... Au fond il y a peut-être une vertu cachée dans ce nombre, dans ce jour, dans ces rencontres... Nos pères le croyaient et beaucoup encore estiment que ce pourrait être... Tant de choses extraordinaires ont été découvertes de nos jours : qui sait si on ne viendra pas à reconnaître que ces présages ont quelque fondement ? Quel précepte existe du reste de demeurer 13 à table ou, sauf des circonstances spéciales, de voyager le vendredi ? Pourquoi dès lors ne pas prendre ces assurances ? »

C'est là, croyons-nous, actuellement le mode d'action le plus commun de nos présages, quand ils ont prise sur les âmes : une crainte vague, un espoir imprécis, qui ne vont pas jusqu'à la croyance ferme et surtout ne sont rattachés à aucun être surnaturel, à aucune puissance déterminée, au démon pas plus qu'à Dieu.

Même la croyance à l'efficacité des présages serait-elle plus assurée, il ne nous semble pas que pour nos contemporains il y ait lieu d'admettre dans leur attention à ces présages ce pacte implicite avec le démon, dont nous parle saint Thomas et que bien des moralistes semblent encore retenir.

En cette matière comme dans d'autres matières semblables (nous le reconnaissions déjà en examinant les consultations des cartomancienne ou des voyantes modernes), par rapport au moyen âge, un changement d'attitude et d'opinion s'est produit dont il est impossible de ne pas tenir compte dans nos jugements moraux.

être supérieur (le démon) dans cet emploi, s'il était positif, conscient et volontaire. Mais en fait, actuellement, dans les pratiques que nous envisageons, cet emploi est soit un simple jeu, une plaisanterie, soit un simple effet de la crainte et de l'espoir, peu distinct de ces impressions et de même nature, — donc méritant le même jugement moral qu'elles.

Nous ne parlons pas seulement des incroyants ou des indifférents sous le rapport religieux; même pour des chrétiens fidèles, les progrès scientifiques, la meilleure connaissance des lois et des forces naturelles ont eu ce résultat : l'action du démon est considérée aujourd'hui comme plus reculée, moins immédiate que ne l'estimaient nos ancêtres.

Certes impossible d'oublier qu'elle demeure réelle, qu'elle reste considérable : certaines haines religieuses et des faits nettement extra-naturels sont inexplicables en dehors d'elle; mais nous n'attribuons plus à l'ennemi du genre humain toute manifestation d'effets d'abord surprenants ou dus à des causes ignorées; pour nous une zône très large existe, où se jouent des forces naturelles cachées ou inconnues; ceux qui croient aux présages les mettent facilement dans cette zône.

Ce qui confirme cette analyse, c'est que la formation des présages s'explique déjà très suffisamment en dehors de toute considération d'être supérieur à notre nature : volontiers l'esprit humain est finaliste, « causaliste », si nous pouvons ainsi dire; il cherche à attribuer un but aux phénomènes environnants, une raison aux événements, aux bonheurs ou aux malheurs qui nous arrivent. Il est de plus simpliste, ami du moindre effort, porté à se contenter d'explications aisées. Devant la succession et l'enchevêtrement des faits, il conclut vite à des rapports de causalité entre eux; il donne ainsi facilement aux simples coïncidences, aux pures apparences, la valeur de signes et il transforme ces prétendus signes en agents possibles d'accidents ou de bonnes fortunes.

Cette mentalité s'exerce avec le minimum de résistance chez les simples qui accepteront ces signes avec d'autant plus de facilité qu'ils les considéreront comme traditionnels et enveloppés d'un certain mystère. Nous avons ainsi nos présages populaires, transmis de siècle en siècle, plus ou moins vivants selon qu'ils seront plus ou moins combattus par la réflexion, par l'instruction religieuse ou scientifique; ils auront pu avoir à un moment donné, ils peuvent garder chez certains individus un caractère religieux, devenir ou rester des pratiques idolâtriques,

être pris à tort pour des manières de penser chrétiennes : ils n'auront pas nécessairement ces caractères, et c'est sans ces caractères que, dans nos temps, leur formation qui reste toujours possible, se fera, croyons-nous, le plus souvent (1); en tout cas c'est en dehors de ces caractères que nous avons surtout à interpréter leur usage actuel.

Nous conclurons donc : simples craintes ou espoirs de bonne ou mauvaise fortune — ou même croyance plus ferme en l'annonce, en la production de bonheurs ou de malheurs, nous estimons que le plus souvent nos présages populaires ne sont pas des superstitions proprement dites; ce sont plutôt des superstitions au sens large, — des ignorances, des sottises, dont ceux qui s'en laissent impressionner et qui y adhèrent peuvent être plus ou moins responsables. Chez des incroyants, ils seront rarement coupables ; ils témoigneront surtout plutôt faiblesse d'esprit que mauvaise disposition de volonté. Chez des catholiques fidèles, ils manifesteront généralement une confiance

(1) N'en déplaise à M. Lévy-Bruhl, l'esprit humain reste dans son fond toujours le même; et le « prélogisme » n'est pas réservé aux sociétés primitives. Sans doute y a-t-il chez elles une efflorescence particulière de présages; mais dans nos milieux modernes la tendance naturelle aux présages continue à jouer; même les esprits les plus affranchis de toute religion sont exposés à y céder. Citons-en deux exemples curieux : le parfait positiviste qu'est M. Mazaryk, président du nouvel État tchécoslovaque, écrit du vendredi qu'il fut « toujours dans sa vie le jour du destin », le jour de ses grandes joies (*la Résurrection d'un État*, Paris, 1930, p. 376) — et Zola, — c'est la revanche de Lourdes — était empêtré dans des présages plus qu'un primitif ou un païen de Rome : « il comptait dans la rue les becs de gaz, les numéros des portes, ceux des fiacres; si le numéro d'un fiacre ainsi totalisé donnait un certain chiffre, il s'abstenait de le prendre. Chez lui il comptait les marches de l'escalier et les objets placés sur son bureau. Il touchait avant de se coucher un certain nombre de meubles... Pendant un temps les multiples de 3 lui parurent bons ; plus tard il crut à l'action bienfaisante des multiples de 7... Il marchait d'une certaine manière sur les pavés, touchait les becs de gaz, franchissait du pied droit un obstacle rencontré; longtemps il sortit de chez lui du pied gauche afin de réussir dans la démarche qu'il allait faire... » (O. LEROY, *la Raison primitive, Essai de réfutation de la théorie du prélogisme*, Paris, p. 28).

insuffisante en la Providence et constitueront ainsi, si l'usage en est conscient, une faute contre la foi ou l'amour de Dieu.

Cette faute deviendrait grave, si, instruit et averti, on laissait sa vie dominée par cet usage, — à moins bien entendu qu'il n'y ait là l'effet d'un certain détraquement mental, d'une obsession maladive, — le médecin interviendrait alors opportunément. En dehors de là, à notre sens, ce ne sera généralement qu'une faute très vénielle, pour laquelle il serait injuste d'avoir une sévérité bien grande, — qu'excuserait même souvent la simplicité, la bonne foi, le caractère émotif, le tempérament nerveux de ceux et surtout de celles qui s'y laisseraient aller.

A cette conclusion générale et en rapport avec elle ajoutons ces remarques plus particulières.

La charité autorisera, elle pourra même réclamer qu'on soit condescendant aux esprits faibles trop impressionnés par les présages; nous comprendrons qu'une maîtresse de maison fasse attention à ne pas réunir douze convives autour d'elles à sa table ou qu'un mari, ami de la paix, remette au samedi un voyage projeté avec une épouse trop sensible à la crainte du vendredi. Nous approuverons l'indulgence souriante de ce prêtre étudiant dans une Université française, qui offrait lui-même son trousseau de clefs aux étudiants apeurés par son entrée dans une salle de cours, ou celle de ce religieux grand blessé de guerre, tendant dans le métro de Paris à des midinettes affolées par sa venue l'appareil aux montures de fer qui soutenait son bras fracassé... Le sourire en pareils cas est meilleur que l'indignation.

Nous comprendrons également que l'Église ne songe pas à entreprendre une croisade contre les présages et ceux qui, parmi ses fidèles, s'en laisseraient émouvoir : elle a des tâches plus urgentes et plus importantes à faire; des discours publics dirigés contre ces faiblesses risqueraient parfois plus de troubler ceux qui n'en sont pas atteints que de guérir les autres; c'est l'instruction catéchétique, la direction personnelle, l'avertissement paternel, qui seront les moyens les plus appropriés pour combattre ou faire disparaître dans les milieux catholiques, où

elle existerait encore, la crainte des présages. A mesure qu'elle sera plus éclairée et plus cordiale, la pratique de la vraie religion en délivrera, en préservera mieux les âmes.

Aussi bien, chez les fidèles, l'attention aux présages nous paraît-elle, à parler généralement, en vraie décroissance.

L'Église, qui ne l'a jamais encouragée, qui l'a toujours combattue avec la prudence requise, ne peut que s'en féliciter : elle souhaite volontiers qu'il n'y ait plus bientôt que les masses déchristianisées et les esprits soi-disant libres de toute « superstition religieuse » à montrer, — non sans profit pour l'apologétique chrétienne, — une telle faiblesse d'esprit.

René BROUILLARD, S. I.